

Le vocabulaire des versions picardes du Roman de Thèbes

Le Roman de Thèbes nous a été transmis par cinq manuscrits et un fragment. Ce fragment ou plutôt ces fragments vénérables, conservés à la bibliothèque municipale d'Angers et datés d'environ 1180-1200, constituent le plus ancien vestige du texte du roman médiéval. En outre la langue de ces fragments est d'un intérêt tout particulier par son caractère régional, proche de ce que l'on a établi comme étant la langue originelle du texte. Malheureusement, ce ne sont que des épaves, un double feuillet inséré dans la reliure d'un volume, au total 222 vers, longueur insuffisante pour l'étude du vocabulaire. Cependant, ils ont transmis, dans *estre ennanes* « être indécis », le syntagme *en anes*, ailleurs *en aines* ou *en eines*, proprement sans doute « en l'air » mais qui conserve encore une grande partie de son mystère, malgré des études nombreuses et savantes (v. M. Roques ds R 69, 534-540 et en dernier lieu A.J. Holden ds IpH 3048n). En tout cas, c'est un trait du lexique occidental à en juger par les dix attestations anglo-normandes (dont 5 ds Ipomedon) et les trois normandes qu'on en connaît sur un total de quinze ; les deux autres sont celle de Thèbes et une, vers 1307, chez le chroniqueur Guillaume Guiart, natif d'Orléans et dont la langue porte des traits occidentaux.

Voyons déjà ce passage du Roman de Thèbes qui nous servira ici d'introduction. L'armée d'Adraste assiège Thèbes. Mais un soir, la terre tremble et engloutit le devin Amphiaräus, un des chefs grecs. Panique chez les assiégeants. Adraste réunit son conseil et ouvre le débat : faut-il rester ou repartir ? Le duc de Mycènes opine le premier :

Ço respont li dux de Micenes :

« coment serai ci *ennanes*,

Pois que nos vint tel aventure

que terre nos fait a veüe ? »

(texte du fragment d'Angers, dit D ; sud-ouest d'oïl, 1180-1200 ; éd. G. Raynaud de Lage ds R 90, 406, 5219-5222).

Ceo respont li dus de Miceines :

« Por quei sofron ci granz peines,

por quei nous vient tiele aventure

nis la terre nous fait enjure ? »

(texte du ms. S, Londres, British Library, Add. 34114 ex-Spalding ; anglo-normand, fin ^{xiv}e s. ds éd. F. Mora-Lebrun, 5454-5457).

Ce respont li dus de Vincenes :

« Com serions ici *enenes*,

puis que nos vient tel aventure

que terre fet contre nature !

(texte du ms C, Paris BNF, fr. 784 ; français central, milieu ^{xiii}e s., éd. G. Raynaud de Lage, 5219-5222).

Ço respont li dus de Miceines :

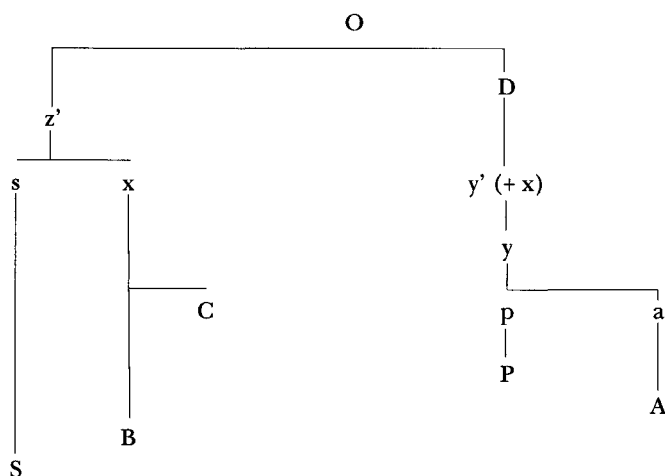
« Por quei serion ci *en vaines*,

Puès que nos vient tal aventure

Que la terre nos fait enjure ?

(texte critique de l'éd. L. Constans, 4987-4990).

Le texte de Constans suit en principe le ms. S. Il a aussi établi un stemma que nous accepterons, car il est très plausible, pour établir son texte critique :



Nous avons vu le texte des mss D, S et C. Le ms. B, Paris, BNF, fr. 60 (français central, entre 1315 et 1340) est très proche de C, avec qui il forme la famille x. C'est la version courte (les deux mss donnent respectivement C 10562 vers et B 10541 vers) et française du Roman. Pour le passage qui nous occupe B ne diffère de C, d'après l'apparat de Constans, que par la graphie *micenes* (4987), par *en emes* pour *enenes* (4988) et par *ces a.* au lieu de *tel a.* (4989). Notons aussi que cette version x a plusieurs fois conservé, surtout à la rime, des mots régionaux qui remontent probablement à l'original, comme ici *enenes*.

La version picarde, représentée par deux mss, Genève Bibl. Bodmer (ex-Phillipps 8384), le ms. P de Constans (picard, fin du XIII^e s.), et le ms. A, le célèbre BNF fr. 375 (picard, fin du XIII^e s.), est aussi la version longue ; elle compte dans P environ 13290 vers et environ 14620 vers dans A, alors que le ms. S donne environ 11540 vers, total qui peut aller jusqu'aux 12059 de l'édition Mora-Lebrun si on le complète pour quelques lacunes accidentelles.

Le ms. A, au témoignage de Constans, donne un texte assez différent au vers 4988 : *Por coi ferres vous chi en vaines* et il s'accorde avec x au v. 4990 pour donner : *Que terre fist contre nature*. Quant à P, il a sauté les vers 4989-4892, peut-être par un saut du même au même au début des vv. 4989 et 4993, mais aussi peut-être parce qu'il n'arrivait pas à donner un texte intelligible, comme en fait foi son vers 4988 : *Questiïens nous chi quis en vaines*, qui résiste à toute interprétation.

Il n'est pas douteux que la leçon originelle à la rime du vers 4988 est *en enes* et le mérite de l'avoir vu revient, à ma connaissance, à J. Orr (M.L.N. XXII (1927), 199). Le caractère régional

du mot a été mis en relief par M. Roques ds R 69, 536 et entériné par M. Nezirović dans sa belle étude sur *Le vocabulaire dans deux versions du Roman de Thèbes*, 1980, 63-64. Quant au vers tout entier, on peut choisir soit le texte de D *Coment serai [i]ci ennanes* « comment pourrai-je hésiter », soit celui de C *Com serions ici enenes* « comment pourrions-nous hésiter ». N'accablons pas Constans qui a forgé un vers nouveau : *Por quei* (du seul S) + *serion* (à partir de x) + *ci* + *en vaines* (leçon visiblement refaite de y) mais notons que les lexicographes ont été prompts à le suivre. Godefroy, dont le dictionnaire est riche d'un dépouillement attentif du ms. A (et de quelques mots tirés du ms. B), a sauté sur le *vaines* (en) « en vain » du glossaire de Constans, paru en 1890, et lui a fait place dans le volume 8 de son dictionnaire, paru en 1895 ; le fait est d'autant plus curieux qu'il n'avait pas relevé l'expression lors de sa lecture du passage dans le ms. A. Il l'a enregistré (8, 134a) sous une vedette *vaine*¹ « faiblesse », qui est en fait un fantôme pour *veine* « gènesflexion, prosternation ». FEW 14, 164b a doublé la mise en donnant l'un après l'autre, tout en justifiant la formation par le parallèle de *en grandes* en face de *grant* : *en vaines* « inutilement » (ca. 1169), qui vient de Gdf et, dont la date, aussi précise que mystérieuse, de 1169, repose sans doute sur une mauvaise lecture de 1165, date traditionnelle que le FEW attribue au Roman de Thèbes, et *estre en vaines* « être sans secours » (ca. 1160, *Thèbes* 4988, *Klapp* 101). T-L (11, 83, 35) reprend comme du bon pain l'article fantôme *vaine*¹ de Gdf mais en retire *en vaines* « vergeblich », qu'il place (11, 83, 29) sous *vain*, suivant ainsi implicitement le FEW.

Dans le cas de ce passage la version picarde ne donne pas un texte très remarquable. Elle a seulement leurré Constans. Le leurre *en vaines*, pour un *enenes* incompris, remonte à y, l'ancêtre commun de A et de P, et constitue incontestablement une faute commune. Plus généralement, il est probable que pour retrouver le texte primitif du Roman de Thèbes la version picarde soit de peu de poids, inférieure bien sûr à S et même à C. Pourtant elle mérite étude et édition à plusieurs titres et en particulier sous l'angle du lexique régional ; c'est ce que je voudrais montrer maintenant.

Le vocabulaire régional du Roman a été magistralement étudié par M. Nezirović. Je me permettrai seulement d'ajouter quelques mots à sa liste¹ : *afublaïl* m. 796 et 8444 « manteau, vêtement de dessus » v. RLir 61, 283 complété par ZrP 114, 680 ; - *ameser* v.a. 6132BC « apaiser, modérer » v. TraLiLi 14, 1, 105-110 ; - *baate* f. « guetteur » v. RoquesRégl 50 ; - *baïf* adj. 2732C, 4486, 4618 « stupide,

1 — Les numéros de vers renvoient à l'édition Constans ; je ne donne les références précises que lorsque le glossaire ne le fait pas.

ébahi » v. RLir 58, 575 ; - *bestengier*/**bestencier* v.a. 1114S « revendiquer la possession d' (une terre) les armes à la main » v. *Kulturelle und sprachliche Entlehnung : die Assimilierung des Fremden. Akten ... des XXV. Deutschen Romanistentages*, hrsg. von M. Bierbach und B. von Gemmingen, 170-180 ; - *chomer (soi)* v. pron. 4905 « rester prostré » v. TraLiLi 21, 1, 7-11 ; - *estaif (estre -)* adj. « qui séjourne (quelque part) » (ouest et agn., cf. TL 3, 1338, 4-9, AND 274a et, pour mémoire, FEW 12, 246a) ; - *resconser* v.n. 1505 « se coucher (du soleil) » (ouest, cf. FEW 24, 51a, TL 8, 993-94, Gdf 7, 88bc, AND 639) ; - *somet (par -)* loc. adv. 1617 « en outre » (sud-ouest d'oïl, cf. TL 7, 349, 34-38 et 9, 826, 48sq., Gdf 6, 1a, FEW 12, 429a) ; - *talu* m. 8151, 8155, 8161 « étançon de bois », ailleurs « lieu élevé » (sud-ouest d'oïl, cf. TL 10, 68 et FEW 13, 1, 68b ; le mot ne commence à apparaître hors de cette zone, avec un sens plus proche du sens moderne, qu'à partir de la seconde moitié du xv^e siècle).

La version picarde, elle-même, a conservé quelques régionalismes de l'œuvre originelle. Ce sont :

afublail m. que A et P ont conservé sans broncher en 796, car le mot est transparent à partir d'*afubler* ; mais en 8444 le cas est plus délicat ; il s'agit du portrait de la *fille Daire* :

Et ot sur les espauls mys
L'afublail d'un freis mantel gris
(texte de S)

Et ot sur ses espauls mis
Un fres mantel qui estoit gris
(texte de x)

A semble avoir gardé *l'afublail d'un f. m. g.*, ce qui confirme ici la leçon de S ; il ne semble pas qu'il aurait ajouté de son propre chef un mot *afublail* qui ne paraît pas appartenir à son vocabulaire actif. P a écrit *l'afulement d'un mantel gris*, en introduisant la forme d'*afublement*, mot d'ailleurs assez rare en ancien français (il manque ds TL mais on le trouve ds GdfC), mais promis à un bel avenir.

Aiuement m. « aide » se lit une première fois dans un passage (1483-86) omis et par A et par P ; il se retrouve dans un second passage (1575) où A et P l'ont conservé, alors que dans les deux cas la version x lui a substitué la forme moins typée, mais parfaitement équivalente, *aidement*.

Baate f. « guetteur » se lit une première fois dans *sa baate ot sor un lorier* ; A et P le remplacent par *bataille*, qui remonte très probablement à leur ancêtre commun ; dans la seconde occurrence, *lor baate ont en un haut pin*, A rectifie en *lor gaite fu en* alors que P

conserve le mot sous la graphie *baote*. Cependant une autre forme du mot, *boete*, se lit dans le ms. A, celui qui précisément écarte *baate*, dans un passage de deux vers, propre à y et où P donne le synonyme *eskierguaite*. Mais le fait ne prouve pas l'authenticité des deux vers en question car ils sont dans le voisinage du précédent emploi de *baate* et A, après l'avoir traduit une première fois par un synonyme, peut l'avoir transposé quelques vers plus bas.

Chassan m. « chêne », rimant avec *ahan*, est probablement un poitevinisme, bien que les preuves manquent. La famille x l'a écarté et a dû refaire les deux rimes. A donne *cassan* et P *cazan* ; il est vrai qu'une forme *cassain* est sporadiquement attestée dans le nord du domaine d'oïl aux ^{xiii}e et ^{xiii}e s. et peut avoir aidé au maintien de la forme originelle.

Pareil m. 3896, 6338, 9070 « paire, couple » est un régionalisme qui apparaît trois fois dans S. Il est maintenu deux fois sur trois dans x ; il a posé plus de problèmes à la version picarde. A a conservé deux fois la forme (3896, 9070), certes avec des modifications mais qui ne font pas soupçonner une méconnaissance du sens. Inversement P ne l'a conservée qu'une fois (3896), mais avec une modification qui laisse à penser que le sens du vers lui échappait ; dans les deux autres cas, il omet le passage : une fois (6338), le couplet précisément qui contient *pareil* à la rime, preuve sans doute qu'il n'a pas su comment s'en tirer – dans ce cas A, plus habile, a su ravauder le texte au moyen d'une platitude ; l'autre fois (9070), c'est dans une omission plus longue, en sorte que l'on ne peut pas en tirer argument.

Resplendir v.n. 776, 9916 « retentir », inconnu en oïl, pourrait être un occitanisme, encore que les attestations y soient modernes. En tout cas, le témoignage de y est déterminant puisqu'il vient confirmer S, appuyé seulement par P dans le premier cas (A a *retombist*) et seulement par A dans le second (P a *retentist*).

Somet (*par-*) loc. adv. 1617 « en outre », n'a été conservé que par S. D'ailleurs, il n'a pas été compris par F. Mora-Lebrun, qui traduit par « au sommet ». Mais elle avait été devancée par le copiste de A, qui a modifié le vers en ce sens, en écrivant *en soumet* ; tous les autres mss ont éliminé *somet*.

Sozpoail m. 310 « appui » est conservé par S et le seul ms. A (*souzpoial*) ; P a préféré être plus intelligible en écrivant *bastoncel*.

Au total A a conservé neuf régionalismes (dont un, *par somet*, en en ayant faussé le sens) et P cinq.

Je serais même tenté d'en ajouter encore un, commun aux deux mss, **frois** m. « crapaud ». Étéocle est roi pour un an et Polynice part en exil à Argos. Il traverse un paysage d'apocalypse :

Par mé un bos vait chevauchant,
 Fieres bestes vait encontrant ;
 Grifons, serpenz, guivres, dragons
 Leparz et tigres et leons.
 (texte critique de l'éd. L. Constans, 619-622).

A et P, seuls, ajoutent un couplet (éd. L. Constans, App.
 III 1041-42) :
 Frois et esplendres (P : culuevres) et tortues
 Et tarentes et marmolues (P : mlt tres agues).

Cette énumération d'animaux terrifiants, dont certains sont des hapax (*esplendres*, *marmolues*), contient des bêtes (crapaud, tortue, couleuvre, tarentule) traditionnellement présentes dans les culs de basse fosse, voire dans les enfers. *Froiz* est un mot très rare. TL n'en connaît que deux exemples, celui de Thèbes et un *froit* « crapaud » ds les Gloses françaises de Raschi, fin XI^e siècle. Le FEW 15, 2, 181b n'apporte rien. Gdf 4, 158bc est riche d'exemples, qui sont valables, sauf le dernier. Le mot se lit ds EstFougL 1293 (*li freiz*) (1176, ouest) ; ThibMarlyS 200 (*un froit*) (1184, normand) ; PèresL 8151 (*le freut*) et 8221 (*li freus*) (1230, ouest). Et je relève dans le Livre des Manières ce couplet (1301-02),

Crapauz, colovres et tortues
 Lor pendent aus mameles nues,

qui sonne comme un écho de Thèbes dont on sait qu'il y a plusieurs réminiscences dans le Livre des Manières (v. l'article cité plus haut à propos de *bestengier*).

Les régionalismes du sud-ouest écartés par la version picarde sont, bien sûr, beaucoup plus nombreux que ceux qu'elle a conservés. J'en ai compté ainsi 38, qui ont été écartés par les deux mss P et A à la fois. Sur ces 38 cas, 19 montrent un accord de P et de A dans le texte de la modification (les plus significatifs sont : *ainsos*, *baïf*, *bestencier*, *brif*, *bruide*, *chomer*, *doe*, *enenes*, *enserrer* 4962, *esceier*, *esdail*, *esflamber* 10058, *lanz*, *montassin*, *resconser*, *reviller*, *vice*, *talu*), ce qui laisse présumer que la modification remonte à leur ancêtre commun. En face, il y a 19 cas où les deux mss divergent dans leurs modifications (dont les plus significatifs sont : *amermer*, *avengier*, *avisonques*, *carroi*, *frage*, *lise*, *patibler* v.n. 1044 « souffrir ») ; à l'intérieur de ces 19, à 5 reprises, P a recours au silence (*courbe*, *esbois-ser* v.a. 8887 « luxer, fouler », *estaiïf*, *estorços* – dans ces 4 cas l'omission est si brève qu'elle paraît volontaire ; *fardaille*) et A à 2 reprises (*feire*, *lierne*).

On examinera de plus près le cas, un peu plus complexe, de *leduit/loiduit* adj. « habile », qui apparaîtrait trois fois :

Li reis li dist : « molt es *leduiz*
Et de parler es assez *duiz*. »
(texte de S, ds éd. Mora-Lebrun, 1464-65)

Le texte des autres mss est à peu près identique, à des variantes graphiques près (CA *loiduiz*, B *loduiz*) ; seul P donne une *lieuwis*, que je tiens pour une forme de *loeïs* « vénal, mercenaire », qui peut à la rigueur passer dans le contexte. Ici, on accordera que le modèle commun à A et à P avait conservé *loiduit*, et que *lieuwis* est une innovation de P ;

Molt fu joejne, mais bien fu doite
Et bien corteise et bien *ledoite*.
(texte de S, ds éd. Mora-Lebrun, 4160-61)

Le texte de x (*loiduite*) est très voisin. P et A omettent le couplet. C'est peut-être une omission qui remonte à leur modèle commun ;

Ethioclés est molt maldoiz,
Molt enginnos et molt *ledoiz*.
(texte de S, ds éd. Mora-Lebrun, 4518-19)

Tous les mss donnent à peu près ce texte sauf P et A, qui remplacent *ledoiz* par *requis* (A) ou par *sousduis* (P). *Sousduit*, excellent pour la rime se rattache au verbe *souduire* « tromper ». Ce verbe *souduire*, ancêtre partiel de *séduire*, est un verbe bien attesté aux XII^e et XIII^e s. ; son participe présent *souduiant*, en emploi adj. au sens de « fourbe, trompeur », est particulièrement usuel dans la même période. Cependant le participe passé *souduit* en ce même sens n'a jamais été relevé. L'emploi ne serait pas surprenant ; Tobler (VB 1², 146-160) a relevé une série de participes passés de sens actif et, pour les verbes transitifs, il cite *esfreé* « effrayant », *osé* « hardi » et *decëu* « trompeur ». Et si au vu de ce seul passage de P on peut encore hésiter à enregistrer un *sousduit* « trompeur », il est un autre passage (t. 2, App. III, 9987), propre à la version picarde, où la même forme réapparaît, et cette fois sous la plume de A :

Sousduis estes et enginiere,

alors que P donne *leres*.

Il est assez peu vraisemblable d'admettre que *sousduit* vienne de l'ancêtre commun de cette version, car on ne s'expliquerait pas facilement ce chassé-croisé. On conclura plutôt que ce *sous-*

duit « trompeur », où il n'est peut-être pas erroné de suspecter un régionalisme picard, est attesté deux fois, chaque fois chez un copiste différent, dans deux passages distincts de la version picarde du Roman de Thèbes.

Quant à *requis* de A, il est aussi fort intéressant, au moins pour le lexicographe. TL 8, 970, 29, connaît deux emplois du mot. L'un, dans Troie, au sens de « acharné (dit d'un combat, qui est voulu des deux côtés) », l'autre dans une variante du Roman d'Alexandre de Thomas de Kent, qu'il traduit par *tüchtig* (« capable »), à partir de *gesucht* (« recherché »). En fait, la meilleure leçon de ce passage d'Alexandre (éd. B. Foster, 7838-7839) est sans doute celle des mss CP, reconstituée ainsi d'après l'apparat de l'édition :

Dan Nembroth li einnez fut un hom mut *requiz* (var. de
D : fut enginus et sotilz),
En tote felonie apris e noriz.

Quelle que soit l'explication précise de son cheminement sémantique, le mot pourrait signifier, dans les deux cas, « plein d'avidité, d'agressivité ». On y verrait alors un autre emploi de participe passé au sens actif et on supposerait un sens de base « qui recherche, qui attaque ». Mais on ne peut pas tout à fait exclure le sens d'« habile (à valeur péjorative) », que l'on justifierait, selon la proposition de TL, à partir du sens de « recherché ». En fait, je dois à M. Plouzeau la meilleure explication de ce mot : il faut y voir une graphie de *recuit* (cf. TL 8, 512-513).

Pour revenir au mot *leduit/loiduit* (étymon LEGIS DOCTUS, mot à mot « instruit dans la loi »), on sait que c'est un mot très rare que Thèbes a en commun avec le Girart de Roussillon (version du XII^e siècle), cf. M. Pfister, *Lexikalische Untersuchungen zu Girart de Roussillon*, 103 et 530. En français, on peut ajouter aux trois exemples de Thèbes, enregistrés par TL, deux autres exemples qu'on lit dans les Faits des Romains (cf. éd. Flutre/Sneyders de Vogel, 634, 13 et 719, 1) et qui pourraient, en raison de certaines convergences dans les contextes, s'expliquer par l'influence de Thèbes sur les Faits.

Abordons maintenant les régionalismes picards de nos deux manuscrits². La majorité d'entre eux est commune à A et à P : *ade-*

2 — Les renvois sont faits à l'édition Constans. Les numéros de vers (qui peuvent être suivis de l'indication du ou des mss A, P, qui les contiennent), précédés de chiffres romains renvoient aux appendices (III, IV et V = Appendice III, IV et V) édités dans le t. 2 de l'édition Constans ; je ne donne les références précises que lorsque le glossaire ne le fait pas. 1 — Les numéros de vers renvoient à l'édition Constans ; je ne donne les références précises que lorsque le glossaire ne le fait pas.

vinail m. 268A, 319P, les deux mss emploient ainsi le même mot (à côté du plus usuel *devinail*) en deux passages différents, mais peu éloignés, pour désigner « l'énigme posée par le Sphinx », le mot *adevinail* « énigme, prédiction, supposition » est picard et surtout arrageois et hennuyer (cf. TL 1, 143-144 [Barb. u. M. III, 125, 339= var du ms. picard BNF fr. 25545 ds OiselWo 331], Gdf 1, 102bc, ajouter DieuAmL 80) ; - *agaise* f. « rocher découpé », est-picard, v. RoquesRég 28 ; - *amoier* v.a. « modérer », passé à tort dans le texte critique de Constans (6133), v. TraLiLi, 14, 1, 105-110 ; - *atirement* m. « accord, convention », ailleurs « disposition, préparation, mise en ordre, instigation », picard, wallon, est-champenois, v. RoquesRég 49 (cf. Gdf 1, 476bc, TL 1, 641, 15-29, FEW 17, 326b ; ajouter ContPerc⁴TW et SBath¹B) ; - *aviere* (*m'est*-) « il me semble », nord-picard, Hainaut, v. RoquesRég 407-08 ; - *cor* m. 394AP (aussi dans un passage propre à A, IV 1387) « bout, extrémité, coin », picard v. T. Matsumura ds RLiR 62, 136, sens à distinguer des sens qu'avait déjà le latin *cornu*, « aile (d'une armée) » (ThèbesC 6937, FetS Rom¹F, RichF) et « pointe extrême (d'un lieu) » (ThèbesC 5234, où la sixième porte de Thèbes *fu el cor de la cité*. Or *cor* est la leçon du seul ms. S, tandis que BC donnent *coing*, parce qu'ils sentent un régionalisme et qu'ils traduisent le mot comme s'il s'agissait du picardisme *cor*, et que AP, picards, pour qui *cor* signifie « extrémité (d'un objet), angle (d'une pièce) », préfèrent donner *cuer*) ; - *esclate* f. III 10276 (aussi dans une var. de P, 2008P) « race, lignage », picard, wallon, lorrain, champenois v. RoquesRég 166 ; - *esclistrer* v. imp. 607AP « faire des éclairs » v. FEW 17, 151a qui signale le substantif *esclistre* comme « besonders nam. flandr. pik. champ., aber auch franz. burg. », la restriction finale ne s'imposant peut-être pas ; - *esfoudre* m. 4742P (aussi dans un passage propre à P, III 9726) et *esfondre* 4742A « foudre », picard v. RoquesRég 172 ; - *esquigniés* (*dens* -) « en montrant les dents », *eschignier les dents* est picard (cf. TL 3, 896, 34-45, Gdf 3, 290bc, FEW 16, 323b-324a) et l'emploi masculin de *dens* le confirme ; - *fie* « fois », picard v. T. Matsumura ds RLiR 62, 142-43 ; - *hasteement* adv. 10043P/10044A, III 10975 (aussi dans une leçon propre à P, 10130P) « rapidement », picard littéraire (cf. DEAF H 269) ; - *loudier* adj. « vaurien », picard littéraire avec extension possible à partir du xve s. (cf. TL 5, 558, 19-52, Gdf 5, 12bc, FEW 16, 477) ; - *mailloel* m. « maillot d'enfant », picard (cf. TL 5, 804, 35-52, Gdf 5, 73b et 76a, FEW 6, 1, 15b qui dit du mot « besonders pik. » ; on peut sans crainte être plus affirmatif) ; - *rubeste* adj. « cruel, sauvage, rude », picard [en laissant de côté l'énigmatique *rubostl exill* de la Chanson de Roland] (cf. TL

8, 1525, 21-1526, 28, Gdf 7, 258bc, FEW 10, 434b) ; - *toivre* m. « cuve, cruche », picard v. MéliRychner (= TraLiLi 16, 1), 451-53.

Au total nous avons pu réunir 15 mots picards, dont certains sont rares (*agaise*, *toivre*), qui nous permettent de localiser en Picardie l'ancêtre des mss A et P.

En outre, chacun de ces deux mss possède ses propres régionalismes picards.

J'ai relevé ds A : *adevinaille* f. « devinette » 4925A, ailleurs « supposition », picard cf. TL 1, 143, 36-43, Gdf 1, 102b ; on sait le succès des *adevinailles* « devinettes » dans les provinces du nord à la fin du xv^e siècle ; - *detriement* m. « retard », picard cf. TL 2, 1841, Gdf 2, 692a, FEW 13, 2, 259a ; d'ailleurs, mais ce n'est pas le lieu d'en parler ici le latin TRICARE a survécu dans apr. *trigar* et occitan *triga* « tarder » et en composition dans apr. *destrigar* (et dérivés) et en afr. *detriier* (et dérivés), ce dernier n'étant attesté que dans le quart nord-est (picard, wallon, lorrain et champenois) ; - *durfeü* adj. « infortuné », picard v. T. Matsumura ds RLiR 62, 139 ; sur le caractère picard du préfixe *dur-* v. RoquesRég 150 et RLiR 51, 637 ; - *hausage* m. « orgueil », picard cf. TL 4, 1004-1005, Gdf 4, 438bc, FEW 24, 362b ; - *laier* v.a. 2891A (*laier*), IV 10402 (*laiés*) « laisser », picard, lorrain v. H. Stimm ds *Philologica Romanica* (MélLommatzsch), hrsgb. von M. Bambeck/H. H. Christmann, 371-383 ; - *piek* m. 1933A [dans un ajout de 4 vers propre à y et où P a le même texte, à l'exception de *pitié* « pitié » à la place de *piek*] « pitié », picard v. A. Henry, Automne, 50-53 et compléter par R. Crespo ds R 118, 202 n. 23 et 24 ; - *retombir* v.n. 776A « retentir », picard cf. TL 8, 1137, 1-12, Gdf 7, 147b, FEW 13, 2, 40b ; ajouter SGregB²B 2297, qui eût dû trouver place ds l'inventaire dressé ds TraLiPhi 35-36 (=MélHöfler), 368-370, MonRainCB 2779 et GalienD 1696 ; - *tempre* adv. IV 11586 « tôt » (*tempre ou tart*) v. T. Matsumura, RLiR 62, 153 ; - *toupiier* v.n. III 14526 « tourner », picard cf. TL 10, 387, Gdf 7, 746c-747a, FEW 17, 344b.

Dans P, j'ai relevé : *cauverie* f. « hypocrisie, perfidie », picard v. Mélsuard 805-807. La belle étude d'O. Collet, *Glossaire et index critiques ... de Gautier de Coinci*, m'a contraint à réexaminer ce mot. A la lumière d'une nouvelle attestation de *couverie*, apportée par T. Matsumura (RLiR 65, 610) et qui se lit dans une interpolation, clairement picarde, des mss D et I des Miracles de Gautier de Coinci (éd. V. F. Koenig, t. 4, p. 107, vv. 35 et 41), je soutiens maintenant avec assurance que c'est le même mot que *coërie*, hapax attesté chez Gautier ; chez ce dernier, je lui donne le sens d'« hypocrisie », et je traduis, d'après le parallèle allégué à juste titre par Collet, par « ils donnent chichement et ne doutez pas que ce ne

soit pas sans hypocrisie ». Il semblerait qu'on doive mettre ce mot en relation avec *coué*, qualificatif au sens de « perfide », appliqué aux *Anglois* ; - *dangerer* v.a. III 9138P « prendre soin de, choyer », qui, plutôt que picard, comme je l'ai dit ds RLiR 60, 611 en m'appuyant sur les attestations ds la Naissance du Chevalier au Cygne, Elieoxe, éd. E.J. Mickel, 2073 et 2081, les Saisnes de Jean Bodel, Courtois d'Arras, Gautier de Coinci (*dongerer*), les Miracles de saint Eloi et plus tard de Froissart et Chastelain, pourrait avoir été normanno-picard, v. ZrP 117, 134 ; le normand étant appuyé par une attestation ds Eneas, qui, il est vrai, est omise par les deux meilleurs mss A et B mais est appuyée par une attestation ds le fabliau de La Dame escoillée (NRCF 83, 568), que j'ai assigné à la Normandie (v. NRCF 83, p.5) ; - *forjoïr* v. pron. 2660P et V 5597P « se réjouir excessivement » est clairement picard (cf. TL 3, 2100-2101, Gdf 4, 79c et 80a : Saisnes de Jean Bodel, éd. A. Brasseur, 391T (L donne *parjot* et, au vers correspondant, A *aesgot*, mais R *fortot* ; ce qui finalement plaiderait pour *forjot* dans le texte originel), Balaham et Josaphas de Gui de Cambrai, deux Jeux-partis arrageois, Vers de la Mort arrageois, Isopet II de Paris, éd. J. Bastin, XII, 4, Baudouin de Sebourc, Ars d'amour de Jean d'Arkel. Il est vrai que le mot pourrait paraître suspect à côté de *sorjoïr*, mais ce dernier n'est attesté qu'associé à *sordoloïr* ; - *ostelois* m. pl. 4926P « assiégeants », v. Bien Dire et Bien Aprandre 10, 161-168, déformation du plus ancien *ostelain*, mots que j'ai longuement commentés ici même, sans connaître encore cette attestation. Je ne suis pas sûr de son caractère régional, mais il est possible compte tenu de son apparition dans les Saisnes de Jean Bodel ; au total les attestations que j'ai réunies de ce mot, qui se montent à 9 (à 20 si l'on compte tous les mss qui contiennent le mot), dans 5 œuvres différentes, décrivent une aire qui couvrirait outre le picard, le lorrain et le champenois ; - *purté* f. III 851P et 871P (ds les deux cas, en un passage propre à la version picarde et où A donne *verté*) « vérité absolue », picard cf. TL 8, 2102, Gdf 6, 469b, FEW 9, 616a.

À partir des régionalismes qui leur sont propres on peut maintenant essayer de mieux définir l'attitude de chacun des mss A et P. A utilise assez largement des régionalismes courants de la langue littéraire picarde de son temps. P utilise moins de régionalismes, mais ce sont souvent des mots recherchés. A n'hésite pas devant les mots difficiles soit à les conserver soit à réécrire quelques vers ; il paraît surtout soucieux de donner à lire un texte facile à comprendre. Le copiste de P tend davantage à omettre les mots qu'il ignore. Il restera à examiner si ce que nous avons supposé du comportement de l'auteur ou du copiste du ms. A, se vérifie dans ses

copies du Roman de Troie et d'Athis et Prophlias et si la copie du Roman de Troie dans P présente les mêmes caractéristiques.

Quant à l'intérêt philologique de l'étude des régionalismes lexicaux, il me paraît se développer dans trois directions : une telle étude peut donner des éléments pour la localisation des œuvres ; elle peut apporter sa contribution pour l'établissement d'un texte critique ; elle peut permettre de mieux comprendre les causes de nombre de variantes.

Gilles ROQUES